

cette petite crapule de Maupassant

Arne Ulbricht





cette petite
crapule de
Maupassant

L'auteur et sa traductrice remercient chaleureusement Marlo Johnston
pour l'aide bienveillante qu'elle leur a apportée.

Titre original : *Maupassant. Biografischer Roman*

© Arne Ulbricht, Wuppertal 2017

© KLAK Verlag, Berlin 2017

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-190-8

Dépôt légal : octobre 2019

Illustration de couverture : © Sandrine Duvillier, d'après une photo
de Giuseppe Primoli, *Guy de Maupassant à bord du canot* Madame

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

cette petite crapule de Maupassant

Arne Ulbricht

Traduction de l'allemand
d'Élisabeth Willenz



Et quel bon bougre! Bien que Mlle Suzanne Lagier
(personne d'une grande moralité)

l'appelle « cette petite crapule de Maupassant »!

GUSTAVE FLAUBERT À LAURE DE MAUPASSANT, 11 FÉVRIER 1880

Par égoïsme [...], je veux n'être jamais lié à aucun parti politique, quel qu'il soit, à aucune religion, à aucune secte, à aucune école; ne jamais entrer dans aucune association professant certaines doctrines [...], et cela uniquement pour conserver le droit d'en dire du mal.

GUY DE MAUPASSANT À CATULLE MENDÈS, 1876

PROLOGUE

IL SE RÉVEILLA en pleine nuit, se passa le bras sur le front pour en essuyer la sueur et eut besoin d'un moment pour comprendre que la réalité lui échappait.

Qui était-il ?

Il avait uniquement conscience d'être un homme d'une quarantaine d'années. Peut-être se serait-il rappelé au moins son nom si d'horribles maux de tête ne l'avaient empêché de réfléchir. Allongé sur le dos, il pressa ses mains contre ses tempes pour que la balle de tennis qui se trouvait à l'intérieur de son crâne cessât enfin de rebondir contre la paroi. En vain. Ce n'était pas la bonne méthode pour venir à bout de cette douleur palpitante. Il lui fallait de l'aide.

Un sourire illumina soudain son visage. Il se souvint qu'il y avait toujours quelqu'un à proximité. Et le nom de son... valet – mais oui, il avait un valet – lui revint en mémoire, contrairement à son propre nom : François, qui était à son service depuis maintenant des années. L'homme voulut l'appeler

mais ne parvint pas à ouvrir la bouche. Sa salive était collante comme de la glu. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de parvenir à ravalé cette infecte bouillie acide. Il finit par crier : « François ! »

Il n'eut pas besoin d'appeler une seconde fois. François, dont la chambre était attenante et communiquait avec la sienne, arriva aussitôt. Il était habillé et paraissait étonnamment frais et dispos ; il considéra son maître d'un œil inquiet. Ses favoris, sa calvitie et son air le plus souvent sérieux lui donnaient des allures de quinquagénaire. Mais n'était-il pas en réalité beaucoup plus jeune, voire plus jeune que son maître ?

– Monsieur ?

Monsieur... pourquoi lui servait-il du Monsieur ? L'homme aurait préféré qu'il l'appelât par son nom. Cela aurait peut-être provoqué un déclic en lui et la mémoire lui serait revenue.

– François... Ces maux de tête... Je n'en peux plus...

– Attendez, nous allons arranger cela, dit François, sur le ton d'un médecin ne doutant jamais de ses compétences.

Le valet quitta la pièce pour revenir, l'instant d'après, une petite fiole à la main. Il s'assit sur le bord du lit, glissa son bras sous la nuque de l'homme et l'aida à se redresser. Il ouvrit le flacon : une odeur douceâtre s'en échappa, que l'homme inhala profondément. Comme cela faisait du bien ! Tandis que la sensation de flotter se répandait en lui, les douleurs diminuèrent, sans disparaître complètement.

– C’est assez, dit François.

– Encore, demanda l’homme.

– Non!

À l’évidence, François ne céderait pas. Le valet tendit à son maître un verre d’eau que celui-ci but à petites gorgées.

– Où sommes-nous? demanda l’homme.

– Eh bien, à Cannes. Dans la villa que vous avez louée, au Chalet de l’Isère. Et aujourd’hui, nous irons rendre visite à votre mère à Nice.

Cannes? Mais oui! La mémoire lui revint, comme si elle ne s’était éclipsée que pour une courte promenade. Ils avaient quitté Paris quelques semaines plus tôt pour se rendre à Cannes en fiacre et en train. À Paris, pendant toutes ces années, l’homme avait occupé différents logements : le premier n’était qu’un trou ressemblant moins à un appartement qu’à une simple pièce, non loin de Montmartre; les appartements suivants, tous situés sur la rive droite de la Seine, étaient devenus plus grands au fil du temps. Tiens, à propos de la Seine, sa rive gauche n’avait-elle pas été dénaturée il y a quelques années de façon hideuse et grotesque? Ne s’y dressait-il pas, depuis peu, cette... chose? Cette froide tour d’acier?

– À quoi songez-vous, Monsieur?

Mais pourquoi ne l’appelait-il donc jamais par son nom? Peu importait. L’homme répondit :

– À Paris... À cette chose abominable.

– La tour Eiffel!

– C’est ça. Espérons qu’ils l’aurent démolie à notre retour.

– C'est fort possible puisque nous resterons à Cannes tout le mois de décembre et jusqu'à fin janvier. Ils démonteront peut-être enfin cette chose l'année prochaine. Cette tour aura défiguré Paris pendant deux ans, qu'ils l'exposent donc à Londres maintenant.

Bonne idée, pensa l'homme, et il demanda une nouvelle fois à son valet de lui permettre de respirer le contenu du flacon. François secoua la tête. Mais qui était le maître de l'autre, à la fin ?

– Qu'y a-t-il dedans au juste ? demanda l'homme.

– De l'éther. Vous en avez abusé autrefois, maintenant vous n'y avez droit qu'en cas de nécessité absolue.

– Ah...

L'homme se concentra sur sa respiration et tenta une dernière fois de se souvenir de son nom. Sans succès.

– Qui... suis-je, en fait, exactement ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

François ne sembla pas surpris par la question, comme si elle lui avait déjà été posée plus d'une fois. Il répondit avec le plus grand naturel :

– Vous êtes Guy de Maupassant. Et voilà presque dix ans que je suis à votre service.

Maupassant... Oui, ce nom lui était familier. François dit :

– Venez, mettons-nous à la fenêtre. L'air frais vous fera sûrement du bien.

Il aida son maître à sortir du lit. Soutenu par son valet, l'homme réussit à franchir les quelques mètres qui le sépa-

raient de la fenêtre. Maupassant regarda dehors et, à la faveur de l'aube, il vit la mer qui s'étalait comme un disque à quelques centaines de mètres de là, l'île Sainte-Marguerite, en face de Cannes, ainsi que le port avec ses voiliers de plaisance et ses bateaux de pêcheurs. Tournant la tête sur sa droite, il aperçut la vieille ville et le fort et, plus loin, le massif déchiqueté de l'Estérel. Regardant vers la gauche, il distingua quelques villas perchées sur les collines environnantes.

Il savait maintenant comment il se nommait et où il se trouvait.

Mais cela ne lui suffisait pas.

– Et que fais-je exactement ?

– Vous êtes écrivain. Et pas n'importe lequel. Vous êtes, avec Zola, le plus grand écrivain à succès du pays, dit François sur un ton proche de l'exaltation.

Zola? Émile Zola! Ce petit homme rondouillard, qui publiait chaque année un volumineux roman et avait été à l'origine de maints scandales, il le connaissait. Maupassant rit pour la première fois ce matin-là.

François poursuivit, comme s'il voulait profiter de l'instant :

– Vous êtes l'auteur de nouvelles et de romans, qui se sont succédé à un rythme frénétique. Avant cela, vous aviez aussi écrit des poèmes et des pièces de théâtre. En ce moment, vous travaillez justement à un nouveau roman. Sans parler de tous les articles que vous n'avez jamais cessé de publier dans divers journaux. Tout le monde vous connaît, Monsieur.

Maupassant acquiesça. Les mille fragments qui avaient tourné dans sa tête commençaient lentement à former une image. Il était l'écrivain Guy de Maupassant ! Au cours des dernières années, on s'était arraché tout ce qu'il publiait. Il avait écrit des romans couronnés de succès, *Bel-Ami* et *Une vie*, ainsi que des nouvelles comme *La Maison Tellier*, *Le Horla*, *La Parure* et *Mademoiselle Fifi*. Dans quel ordre avaient-ils paru, il aurait été bien en peine de le dire ; il ne se souvenait plus non plus, malgré tous ses efforts, du titre de la nouvelle qui, du jour au lendemain, l'avait rendu célèbre. Était-elle d'ailleurs la première qu'il ait écrite ? Avait-il dû se battre longtemps pour que ses textes lui rapportent de l'argent... beaucoup d'argent ? Et quand avait-il composé des poèmes et des pièces de théâtre ? Ses poèmes avaient-ils été publiés quelque part, ses pièces avaient-elles vraiment été jouées ? Alors qu'il voulait poser la question, une autre idée lui traversa l'esprit :

– Y a-t-il eu beaucoup de femmes dans ma vie ?

François émit un drôle de petit grognement, mais ne répondit pas.

– François ?

Le valet soupira – il soupirait souvent ces derniers temps – et dit :

– Oui, Monsieur. Vous avez beaucoup parlé et écrit à leur sujet et les femmes ont fort goûté votre compagnie, mais...

François s'interrompt.

– Mais ?

– Mais peut-être y en a-t-il eu trop. Plus votre succès grandissait, plus elles recherchaient vos faveurs. Cependant, elles appréciaient déjà votre compagnie avant cela. Essayez de ne plus trop y penser.

Or Maupassant éprouvait justement une joie extraordinaire à songer aux femmes.

– Et pour quelle raison sommes-nous ici, à vrai dire ?

– Vous ne supportiez plus le froid à Paris, et vous n’aimez pas les journées sombres et humides. Voilà pourquoi nous ne sommes pas non plus allés à Étretat...

Étretat... C’est là qu’il avait grandi. N’y possédait-il d’ailleurs pas une maison ?

– ... mais à Cannes. Votre mère habite dans les environs et votre yacht, le *Bel-Ami*, mouille dans le port. Raymond, l’un de vos deux matelots, passe souvent la nuit ici. La proximité de vos marins – l’autre s’appelle Bernard, précisa François, se doutant que Maupassant aurait oublié son nom –, vous a toujours été bénéfique.

– Et aujourd’hui, nous nous rendons chez ma mère ?

– Oui, sauf si vous vous sentez trop faible.

– Je me sens merveilleusement bien.

Maupassant fit une courte pause, puis ajouta :

– Je me sentirais cependant encore mieux si je pouvais respirer de nouveau le contenu du flacon.

François soupira et il céda.



Quelques jours et plusieurs migraines plus tard, Maupassant était à sa table de travail pour poursuivre enfin la rédaction de *L'Angélu*, roman entamé des mois auparavant. Il n'en avait écrit que les premiers feuillets. Quelques semaines plus tôt, il avait été contraint d'interrompre sa dernière séance d'écriture au beau milieu d'une phrase : tout était devenu subitement noir autour de lui et il s'était écroulé sur le manuscrit. Il éprouvait depuis un blocage face à la page blanche.

Maupassant trempa sa plume dans l'encre. Tandis qu'il réfléchissait en relisant à voix basse pour la douzième fois la phrase laissée en suspens, il replongea sa plume dans l'encrier. Puis il finit par renoncer. Il inspira et expira lentement. Au lieu de sa plume, il tenait désormais un couteau japonais au manche artistement travaillé, acheté voilà des années chez un antiquaire et au moyen duquel il avait sans doute ouvert un millier de lettres. Il était parfaitement lucide. Mais le serait-il également demain ? N'avait-il pas été obligé, tout récemment, de demander à François qui il était, ayant oublié jusqu'à son propre nom ? N'avait-il pas écrit à une amie, début décembre, que dans deux jours il serait mort ? On était déjà mi-décembre et il était toujours en vie. Mais pour combien de temps ? Il secoua la tête et, assis tout seul à son bureau, se mit à gémir.

Sanglotant comme un enfant, il repensa à son frère Hervé, de six ans son cadet qui, contrairement à lui, s'était marié et était devenu le père de l'adorable Simone. Hervé était un jardinier passionné et Maupassant avait presque entièrement

financé son établissement d'horticulture. Il avait cependant pris sur lui de faire interner son jeune frère, en proie à des accès de rage de plus en plus incontrôlables. Jamais il n'oublierait le jour où il l'avait conduit à la clinique. Le visage déformé par la fureur, Hervé l'avait regardé bien en face et lui avait crié : « Mais c'est un asile d'aliénés ! C'est toi qui devrais y aller, pas moi ! »

Le pire, c'est qu'Hervé avait sans doute raison. Lui-même, Guy de Maupassant, n'était-il pas devenu incontrôlable depuis longtemps ? Et sans François, ne serait-il pas déjà mort, comme Hervé, qui n'avait survécu que quelques mois à son internement ?

Maupassant s'approcha du miroir accroché tel un tableau au mur de sa chambre, comme si celui-ci pouvait répondre à ses questions. À son vif soulagement, la glace lui renvoya simplement l'image d'un homme certes pas particulièrement grand, mais pas ridiculement petit non plus, doté d'un torse puissant, de bras musclés, d'une moustache fournie et d'une mouche broussailleuse sous la lèvre inférieure. Il était sur le point d'adresser un petit signe de tête à son reflet lorsqu'il entendit des pas. Il y avait quelqu'un dans le jardin ! Peut-être même étaient-ils plusieurs. Mais ils allaient voir ce qu'ils allaient voir... Il ouvrit fébrilement le tiroir de son bureau et en sortit un revolver. Il se dirigea ensuite vers la fenêtre qu'il ouvrit. Seraient-ils venus pour l'emmener ? Ne voyant personne, il visa au hasard dans le jardin et tira. La détonation rompit le silence de la nuit. De cette manière, les intrus, où

qu'ils se cachent, prendraient la fuite. Pour montrer qu'il ne plaisantait pas, il fit partir un deuxième coup. Avant d'avoir pu en tirer un troisième, la porte s'ouvrit en grand et François s'écria :

– Monsieur ! Non !

– Mais ils sont là... pour m'emmener.

– Qui ?

– *Eux* !

– Tant que je serai là, personne ne vous emmènera.

Puis, sans dire un mot, ils se mirent à contempler la mer.

François finit par demander :

– Le revolver, voulez-vous que je...

– Non.

Maupassant alla jusqu'à son bureau et rangea l'arme dans le tiroir.

– Vous ne voulez pas retourner dormir ? Je peux vous faire une tisane.

– Non, répondit une nouvelle fois Maupassant.

Il venait d'avoir une idée. Il devait encore régler quelque chose avant de perdre une nouvelle fois la maîtrise de lui-même et de ses pensées.

– Merci, j'ai besoin d'un peu de calme.

François le regarda d'un air hésitant. Il laissa néanmoins son maître seul dans la pièce. Maupassant s'installa à son bureau, prit une feuille de papier blanc et la posa devant lui. Comme pour se donner du courage, il hocha la tête, plongea la plume dans l'encrier et écrivit. Ça marchait ! Il était

encore capable d'écrire, ce qu'il ne pouvait plus faire, c'était raconter.

C'est son testament qu'il rédigea.

Il voulait en effet être seul à décider du futur partage de ses biens. Il décida ainsi que sa nièce chérie, Simone, qui n'avait toutefois que quatre ans, serait sa légataire universelle; à sa mère, qui avait tant modelé sa pensée et son caractère, il attribua une généreuse rente. Son père devrait se contenter du quart réservataire, tandis que François pourrait envisager une vie après la disparition de son maître grâce à une fort belle somme d'argent. Naturellement, il n'omit pas de témoigner, par-delà la mort, sa gratitude à ceux qui l'avaient fidèlement servi de son vivant: son jardinier et toute sa famille, qui prenaient soin de sa villa d'Étretat, la domestique de sa mère, ainsi que ses deux marins, Raymond et Bernard.

Une fois le testament rédigé, il se sentit envahi d'un curieux mélange de bonheur et de profond désespoir. Car il n'ignorait pas qu'il l'avait écrit dans la perspective d'une mort imminente. Il le relut et ajouta une mention stipulant que sa mère devrait veiller sur son œuvre.

Son œuvre! C'était, de fait, exactement ce qu'il avait créé. Une œuvre presque aussi imposante que celle de Victor Hugo qui, lui, était mort à quatre-vingt-trois ans. Zola, qui vivait toujours et publiait chaque année un roman, pourrait également, à la fin de sa vie, contempler pareil monument. Sans oublier Balzac, qui les surpassait tous: il avait écrit avec frénésie, jusqu'à ce que son corps ne puisse plus suivre et le

lâche. Flaubert, quant à lui, avait réussi l'exploit de bâtir une œuvre constituée de seulement quelques romans se distinguant néanmoins par leur absolue perfection stylistique. Balzac. Hugo. Flaubert. Zola. Maupassant. Il était le plus jeune. De loin. S'il devait vivre aussi vieux que Victor Hugo, il mourrait en 1933. Mais il pressentait avec angoisse qu'il ne passerait pas l'année 1891, qui était sur le point de s'achever.



– Allons faire une balade en mer, proposa François.

Maupassant acquiesça. Il aurait sans doute acquiescé de la même façon si son valet lui avait proposé d'aller sur la Lune. Celui-ci avait déjà tout préparé. Ils se rendirent au port, où Raymond et Bernard les accueillirent. Le mince Bernard, qui malgré son énorme barbe, pouvait lancer des regards plus touchants encore que ceux du chien le plus fidèle et s'était montré souvent inquiet lors de leurs sorties en mer dès que le vent se levait un tant soit peu, lui sourit. Raymond, lui, était le calme fait homme. À l'instar de Maupassant, il portait une moustache et ses épaules étaient aussi larges que son torse puissant était haut. Lui aussi adressa un sourire à Maupassant. Ce dernier eut soudain l'impression que ses jambes appartenaient à deux personnes différentes : tandis que l'une faisait un mouvement, l'autre semblait l'ignorer, de sorte que Bernard et Raymond durent le soutenir pour le faire monter à bord du voilier.